

DU JAPON, DE BEAUVOIR ET DE YOURCENAR

par André Maindron (Poitiers)

“Le personnel est le particulier.
Quand le particulier se sépare de
l’universel, nous sommes dans le
domaine de l’erreur”.

Parlant un jour d’Hadrien à Tôkyô, Yourcenar disait que

tout voyage intelligemment accompli [est] une école d’endurance, d’étonnement, presque une ascèse, un moyen de perdre ses propres préjugés en les frottant à ceux de l’étranger”^[1].

Nul doute que ce ne soit ce genre d’accomplissement que chacun recherche lorsqu’il se rend à un colloque – et d’abord par l’ascèse. La lectrice de Montaigne énonçait ainsi fort bien, comme le fait le bouddhisme^[2], à la fois l’incurable faiblesse de notre esprit et la nécessité vitale d’y porter remède. À quelque trois lustres d’intervalle, Beauvoir (1908-1986) et Yourcenar (1903-1987) ont accompli, à la même saison, un même voyage au Japon qu’elles ont semblablement relaté chez le même éditeur dans un ouvrage dont le titre fait pareillement songer à un bilan : *Tout compte fait*, publié en 1972, pour l’une, et *le Tour de la prison*, en 1991, pour l’autre. Ces quelques dates seulement pour faire observer que Yourcenar était sensiblement plus âgée que Beauvoir lorsqu’elle est allée au Japon, et qu’à elle n’a pas été laissé le loisir de mûrir son texte, paru inachevé après sa mort. La comparaison de la relation que font de leur voyage ces deux célèbres dames des lettres françaises contemporaines n’en est que plus instructive, surtout considérée du point de vue de l’universalité. Car l’universel s’informe dans l’individuel comme l’esprit dans la matière. Aussi considérera-t-on avec la sobriété d’un dessin japonais comment s’exprime chez l’une et chez l’autre leur “étonnement”, s’il y eut perte

[1] YOURCENAR, *le Tour de la prison*, Gallimard, 1991, 187 pages, p. 164 ; *Essais et Mémoires*, Bibliothèque de la Pléiade, 1991, p. 692.

[2] Voir le second des quatre vœux bouddhiques : Si nombreuses que soient les passions, je fais le vœu de les vaincre toutes.

de “préjugés”, et naturellement jusqu’où va enfin leur sens de l’universel.

Pour Beauvoir^[3], il est deux sortes de voyages : ceux qui “ont un sens politique” ; et ceux qui sont entrepris “par pur plaisir”. Son voyage au Japon avec Sartre “au cours de l’automne 66” se classe dans la seconde catégorie : “C’est surtout pour enrichir notre connaissance du monde que nous l’avons parcouru et cette visite n’a pas entraîné de notre part de prise de position politique”, écrit-elle. A-t-elle vraiment besoin d’ajouter : “J’ai soigneusement préparé ce voyage” ? C’est bien clair : “Plus de cent photographes guettaient au bas de l’escalier” de l’avion l’arrivée du “couple d’intellectuels le plus légendaire de ce siècle”, selon Josyane Savigneau^[4] ; et plus loin, “dans une pièce minuscule”, paraît-il, encore “une centaine de journalistes” pour les interroger en présence d’un nombre indéterminé de “photographes et cameramen”.

Étonnant Japon ! Étonnant Tokyo, où “on roule tantôt au-dessus des toits, tantôt dans des tunnels” (*TCF*, p. 282), ce qui ne se voit probablement pas ailleurs ; avec ses “quartiers [...] très modernes [...] gens vêtus à l’occidental, [...] circulation automobile intense” ; avec ses “grands magasins” aussi, “analogues au Louvre, au Printemps, mais beaucoup plus accueillants” car les vendeuses y sont “empressées” et les hôtessees, “souriantes”. Au restaurant on mange parfois des mets inconnus en sifflant force saké, “tous assis à même le sol devant une [...] table basse” (p. 283) ; mais la présence de geishas, appliquées à parler avec leur voisin, rend “à peu près impossible une conversation plus générale” : ce qui est bien frustrant pour de si invétérés discoureurs. Au reste, lorsque Sartre et Beauvoir croient pouvoir se défouler devant des étudiants de l’Université (avec un U majuscule !), une autre frustration les attend : “ils n’ont que très modérément applaudi : la politesse exige cette discrétion”, faut-il leur expliquer. Arrêtons là le si peu discret récit de ces étonnements, qui méritaient tant de passer à la postérité ; mais non sans rappeler au monde ébloui que c’est grâce à ses excès de nourriture et d’alcool japonais que Sartre, enfin, presque 30 ans après la publication du

[3] BEAUVOIR, *Tout compte fait*, Paris, Gallimard, 1972, 513 pages, chapitre 5. Désormais abrégé en *TCF*. Elle écrit *Tokyo*, Yourcenar *Tôkyô*, graphies respectées selon qu’on se rapporte à l’un ou l’autre livre. N.B. : Lorsque plusieurs citations de la même page se suivent, la référence n’en est donnée qu’à la dernière.

[4] J. SAVIGNEAU, “Cher petit vous autre”, compte rendu des *Lettres à Sartre*, de Beauvoir, *Le Monde* du 23 février 1990, p. 21.

Du Japon, de Beauvoir et de Yourcenar

roman qui l'a rendu célèbre, pour la première fois "de sa vie" a éprouvé "la nausée" !^[5] Qu'ensuite, "pendant deux jours, il [ait] été incapable de rien avaler" (p. 284), est de peu d'importance auprès d'une si bouleversante révélation.

Que mange, que boit Yourcenar si constamment, a-t-on dit aussi, à l'écoute de son corps ? Les pipelettes ne le sauront pas. D'emblée, l'étonnement est d'une autre nature. Lorsqu'elle séjourne au Japon "d'octobre à décembre 1982"^[6], Tôkyô pour elle, c'est d'abord un "inhumain décor". Car, partout, "notre siècle est celui des promoteurs. Mais la fougue immobilière de Tôkyô stupéfie comme ces proliférations de plantes vivaces sur des lieux dévastés" (TP, p. 627). Pour parler des habitants, ses métaphores ne sont pas moins énergiques : "Onze millions de robots impressionnent toujours, même subdivisibles en groupes, sinon en castes". Ici donc, "la foule amorphe des employés de bureau et" des grands magasins – tiens, "amorphes" (p. 628) ? Là, "les écoliers presque toujours par troupes". Bref, "onze millions exerçant comme nous tous leurs petites libertés à travers des contraintes si habituelles qu'on ne les sent plus" : Beau sujet de réflexion pour quelque philosophe existentialiste. Le paragraphe se termine d'ailleurs sur cette image : "Les termites eux aussi ont sans doute de tels choix dans leurs termitières". Et le suivant, sur cette autre observation : "Même la révolte est stéréotypée" (p. 629). Si bien que la distinction que Yourcenar fait aussitôt après entre "suicides de révolte" et "suicides de conformisme" semble quelque peu artificielle. Il est vrai qu'alors elle évoque, une fois encore, son cher Mishima. Elle peut toujours imaginer, sous "Tôkyô atomisé avant la lettre" (p. 630), que vibre ou gémit ou gronde encore l'ancien Edo. Devant tant de mauvais lieux dans lesquels l'écrivain, sinon la femme, ne s'aventure pas, – car, à l'encontre de Beauvoir, et telle une japonaise, Yourcenar cultive une "rhétorique de la discrétion"^[7] – elle ne peut guère y croire.

À l'une comme à l'autre reste la possibilité d'aller faire, dans un de ces célèbres jardins japonais, si lumineusement dépouillés de toute insignifiance, autre chose qu'une "promenade sentimentale" à la Verlaine^[8]. Mais Beauvoir est seulement frappée que partout "la

[5] Chacun sait que le titre choisi par Sartre était "Melancholia".

[6] YOURCENAR, *op. cit.*, p. 597, note de l'éditeur. Désormais abrégé en TP.

[7] Voir l'article de Maurice DELCROIX, in *Yourcenar et l'art. L'art de M. Yourcenar*, Tours, SIEY, 1990.

[8] VERLAINE, *Poèmes saturniens*, à ne pas confondre avec le "Colloque sentimental" des *Fêtes galantes*.

nature y [soit] travaillée [...] : Ce sont des microcosmes dont chaque élément a un sens symbolique" (*TCF*, p. 300). La grande découverte, encore ? Quant au "jardin zen", parmi ce qu' "on peut y voir", selon elle, il y a "le délaissement de l'être au sein du néant" (p. 301) : ce n'est pas même une réflexion de *saturnien* : tout juste un réflexe publicitaire. Et Yourcenar de lui répondre : "Le voyageur [...] consacre souvent trop peu de temps aux grands bois sacrés qui entourent les temples bouddhistes ou *shintô*". (*TP*, p. 675) Bien entendu elle s'en va songer aussi dans ce "*hortus conclusus*" qu'est, à ses yeux, le jardin zen. Pour le comparer à celui qui se dessine en Occident, à la même époque, c'est à dire du "XIV^e au début du XVI^e siècle" (p. 677). Mais

[l]es jardins clos du poète et du peintre chrétien sont des Paradis, ou encore des emblèmes de la virginité de Marie ; ceux du moine zen attestent à la fois le mélancolique " 'Ah !' des choses" et la bodhité cachée au fond d'elles (p. 678)^[9].

Ce en quoi le zen attesterait de la vérité universelle de la célèbre formule de Sartre : "L'existentialisme est un humanisme"^[10]. Mais de cette idée, Yourcenar n'a cure et elle ne vient pas un instant à l'esprit de Beauvoir. Elle permet toutefois de ne pas s'attarder plus aux détails du récit de l'auteur du *Deuxième sexe* qui, comme elle l'a trop souvent fait, régurgite le plus vite possible le fatras d'informations qu'elle a ingurgitées, sans prendre le temps ni se donner la peine de les assimiler et – qui sait ? – de faire "tout passer par l'étamine", comme le souhaitait Montaigne : car "c'est témoignage de crudité et indigestion que de regorger la viande comme on l'a avalée [...]"^[11].

L'occidental cultivé a au moins entendu parler du *nô*, cette forme de théâtre considérée comme typiquement japonaise. Sartre et Beauvoir ne pouvaient manquer d'aller en voir un. À nouveau, sous la plume de Beauvoir, on a droit à une rédaction modèle Jules Ferry avec, obligatoirement et successivement, la description de la scène, un bref historique du genre, une autre petite description des costumes et principalement un résumé de l'action comme par hasard "tirée d'un épisode du roman de Genji" (*TCF*, p. 291), résumé s'achevant

[9] Toutes les italiques sont des auteurs. Une note précise : "La bodhité : néologisme construit à partir du terme sanskrit *Bodhi*, l'Éveil suprême". On utilise plus couramment le terme "bouddhité", état de Bouddha ou de l'Éveillé, ce qui revient strictement au même.

[10] Titre d'un ouvrage paru en 1946.

[11] MONTAIGNE, *Essais*, 1, 26. Il en faudrait citer plusieurs pages...

gentiment par une phrase de conclusion : “On dit que le *nô* est difficile à comprendre pour les Occidentaux ; il nous a semblé qu’il suffisait de se laisser aller pour être captivé.” (p. 292) Le lecteur serait plutôt tenté d’appliquer à ce récit le jugement que Beauvoir porte, dans ces mêmes pages, sur le *kyogen* : “insipide” (p. 291). Passons donc encore sur le compte rendu de “ce spectacle de marionnettes qu’on appelle le *bunraku*” : il est celui d’une représentation donnée, “deux ans plus tard”, à l’Odéon. Mieux vaut relever la raison pour laquelle Beauvoir en fait le récit :

Pourquoi est-ce que j’aime tant le *nô* et le *bunraku* ? [...] [D]ans le théâtre occidental, le rapport de l’imaginaire à la réalité me semble boiteux. Dans le *nô* et dans le *bunraku* on se situe d’emblée dans un univers *autre* et parfaitement homogène.

Et elle ajoute, à la fin du paragraphe :

Dans les deux cas, on se refuse à imiter la réalité. C’est en la pulvérisant radicalement qu’on réussit à dégager dans une éclatante pureté le sens du drame. (p. 294)

Ce pourquoi, logiquement, dans la page suivante, elle fait l’éloge des estampes japonaises du musée de Tokyo : “on y retrouve cet équilibre de stylisation et de réalisme qui caractérise le *bunraku*.” [sic] Entre les deux, elle dit aussi être allée voir un spectacle de théâtre *kabuki* : “La pièce amalgamait sans aucun style du comique grossier, du réalisme plat, et du fantastique sans fantaisie. Je me suis beaucoup ennuyée.” (p. 295)

Yourcenar, dans le texte intitulé “Kabuki, Bunraku, Nô”, semble, et avec quelle vivacité, suivre exactement le chemin inverse :

Lasse des audaces qui n’en sont pas et des interprétations crues nouvelles parce qu’elles sont farfelues, lasse des vanités crispées ou mollement ballantes sur le dos des chefs-d’œuvre, lasse des plateaux vides que le jeu des acteurs n’emplit pas, je fuis le théâtre ou ne l’accepte plus que par exception. Le mot même semble creux comme une boîte de conserve vide.

Le *kabuki* m’a rendu l’appétit perdu. (*TP*, p. 640)

Et pourquoi cet intérêt chez Yourcenar, quand Beauvoir s’ennuie ? pourquoi cet “appétit”, quand l’autre, visiblement, en manifeste beaucoup plus à table ? C’est que

[d]ans nos vies, bonheur et malheur sont séparés l'un de l'autre par des creux ou des pans d'ombre ; le *kabuki* les fait suivre comme la nuit et le jour dans les pays sans crépuscule. (p. 641)

C'est que pour elle, ce genre de pièce à l'intérieur duquel l'esprit de Beauvoir n'est pas entré, dessine peut-être un "trait d'union entre l'artifice et le réel" (p. 642). Après avoir assisté à une représentation que, paraît-il, "pas un étranger ne [supporte] plus de trente minutes", elle écrit : "Mes quarante-deux heures sectionnées en sept ou huit séances m'ont au contraire laissée sur ma faim." (p. 640) Son enchantement vient de ce qu'elle aussi trouve enfin, là, un antidote au théâtre occidental et peut-être surtout français :

[I]l faut deux actes de *Phèdre* pour préparer l'aveu de Phèdre au troisième acte. Ici, au contraire, il semble bien que le génie du spectacle se détourne de ces savants aménagements psychologiques pour se crispier sur un fait, une situation, un état de crise, une heure de pointe de l'émotion humaine. (p. 643)

Remarque à laquelle on pourra objecter qu'à cette technique ont aussi recours l'épopée, le feuilleton écrit et dessiné, ou le western, genres sans grande profondeur cultivés, ô combien, par tout l'univers.

Aux yeux de Yourcenar, assiste-t-on à une pulvérisation de la réalité dans le *bunraku* ? Manifestement pas.

Nous vivons ; nous nous croyons libres ; les marionnettes sont inertes ; nous voyons à l'œil nu le travail des manipulateurs. [...] Faisons, si nous le voulons, de ces meneurs de jeu [...] l'emblème de la volonté ou de l'intelligence émergeant çà et là des fatalités informes.

Mais j'aime mieux laisser le *bunraku* à son rang de simple divertissement,

ajoute-t-elle aussitôt (p. 647)^[12], opérant comme une pascalienne marche arrière.

Quant au *nô*, en lequel elle voit, "(on ne le dira jamais assez) [...] l'un des deux ou trois triomphes du théâtre universel" (p. 648), c'est cependant de sa représentation que Yourcenar dit qu' "elle distille l'ennui" (p. 649) – ce qui peut surprendre. D'où sa recherche des causes de cet ennui, ce que Beauvoir ne faisait pas, à travers le récit d'un spectacle, un historique du genre et les références attendues à

[12] Ironie – *voulue* ? – de l'emploi de "voulons" dans ce contexte.

Du Japon, de Beauvoir et de Yourcenar

Claudel et à Mishima. C'est que le *nô* n'est plus joué en plein air, dans un jardin : "La poignante notion bouddhique du changement et du passage s'exprimait tout naturellement dans ce décor bougeant et fluide" (p. 652). Et puis, "plus grave encore", sans doute,

une carence se fait sentir : la ferveur, cette ferveur bouddhiste aussi envahissante, aussi tendre du temps de Zeami que la ferveur chrétienne du temps de François d'Assise (p. 653)

en a disparu.

C'est assez marquer la différence entre les deux essayistes. L'esprit de Beauvoir, de son vivant la plus louée, la plus lue, fonctionne sur le mode dualiste, qui est aussi celui de l'exclusion, du préjugé entretenu, du superficiel travesti en existentiel. Celui de Yourcenar, qui a elle aussi ses préjugés, au-delà des apparences, des étiquetages, cherche à aller à l'unité originelle, cette unité sans laquelle ne se conçoit pas l'universalité. En vertu de quelles lumières l'obscur idoloclaste se permet-il alors de faire des réserves ?

Ces réserves ne sont que trop faciles à l'égard de Beauvoir. On se demande par quelle ironie freudienne le titre *Tout compte fait* a été donné à son livre. Certes les pages où elle raconte son voyage au Japon ne forment qu'un des huit chapitres que comprend l'ouvrage et on ne saurait juger d'un livre sur un seul chapitre ; mais tel n'est pas notre propos. Seulement Beauvoir ne voyage, au Japon ou ailleurs, qu'en véhiculant avec elle une incroyable quantité de connaissances livresques. Avant son départ, elle s'est gavée, apportée par son éditeur japonais, d'

une énorme pile de revues et de livres écrits en anglais qui traitaient de l'histoire du Japon, et surtout des problèmes économiques, sociaux, politiques qui s'étaient posés à ce pays depuis la guerre.

Et, comme si cela ne suffisait pas, elle continue :

Je me suis procuré à peu près toute la littérature ancienne et moderne qui a été traduite en français et en anglais – entre autres, en anglais, l'admirable roman de Genji. (*TCF*, p. 279)

Elle ne va au Japon que bardée de cet apparent savoir encyclopédique et désireuse, en bonne intellectuelle, de voir les faits se conformer à ses présupposés, au lieu de s'imprégner à chaque étape du rythme des réalités, d'ouvrir petit à petit son esprit à l'universel.

De la littérature japonaise elle n'a retenu que le nom de Genji, personnage évoqué à deux reprises, comme celui de l'écrivain Tanizaki, dont Sartre a fait un tel éloge public que "sa veuve [les] a invités". Ce qui a permis audit Sartre d'interroger, paraît-il, "discrètement la veuve sur la vie sexuelle de son époux : ressemblait-elle à ce qu'il en avait raconté ?" (p. 299)^[13]. Que voilà une excitante question ! Le troisième nom, cité en passant, est celui de Mishima (p. 302). Étroite ouverture, quand même.

En revanche n'est épargnée au malheureux lecteur aucune statistique : de la scolarisation ou de la lecture (p. 281), de la natalité ou du "revenu national brut" (p. 285), du pourcentage de personnes travaillant dans tel secteur ou des effectifs des entreprises (p. 286-287), de l'heure à laquelle les japonais se lèvent ou de celle à laquelle ils se couchent (p. 289), etc., etc. "Renseignements basiques", écrit Beauvoir en français (p. 287)^[14]. Mais lorsque un pays, quel qu'il soit, elle n'en veut connaître qu'à travers l'opinion des "intellectuels de gauche" (p. 279, 307) – oui, cette opinion-même qui, partout dans le monde, "est résolument anti-américaine" (p. 311) – elle s'enferme dans de grossières schématisations, des dichotomies infantiles.

La criminelle ingérence américaine ne heurte pas seulement leur pacifisme et leur sens de la justice : ils se savent directement menacés par l'impérialisme des U.S.A.

À la *manif*, camarade ! Pardon : au "meeting" [en français dans le texte] ! Où nous pourrions répéter, sans que ce soit le moins du monde l'expression d'un quelconque "impérialisme" verbal : "les japonais" ici, "tous les japonais" là, bref où nous pourrions utiliser *ad nauseam* et "sans aucun style" définis de généralisation abusive, indéfinis totalitaires, indicatif présent de *pravda* générale. "Mais", écrit Beauvoir, feignant de prendre du recul,

[13] On s'est permis de supprimer la virgule qui se trouvait dans cette phrase après "ressemblait". Les ouvrages qui excitent la curiosité de Sartre et Beauvoir sont *la Confession impudique* (1956) et *Mémoires d'un vieux fou* (1961), plus généralement intitulé *Journal d'un vieux fou*. Tanizaki est aussi connu pour avoir traduit en japonais moderne, à partir de 1938, le *Genji monogatari*.

[14] Phrase donnée en exemple de l'emploi de ce mot dans l'édition de 1977 seulement du *Petit Robert*. Le *Grand Robert*, 2^e éd., 1985, ne la reprend pas et signale que ce terme est un "Anglic. critiqué".

Du Japon, de Beauvoir et de Yourcenar

c'était surtout au Japon d'aujourd'hui que nous nous intéressions : celui qui, tragiquement dévasté en 45, est devenu la troisième grande puissance économique du monde (p. 285),

l'américanisme contenu dans sa phrase ne la dérangeant visiblement pas. Pas plus que sa visite de "la maison de Mme Butterfly" (p. 306), dont on sait qu'à l'origine elle s'appelait platement Mme Chrysanthème^[15]. Le "sous-prolétariat" japonais dont les membre "vivent parqués dans des espèces de ghettos" (p. 307) matériels, eux, ne lui en aura pas tenu rigueur.

Nul qui ne sache l'intérêt passionné de Yourcenar pour le passé, la vie dans sa durée, de même que pour l'instant, la vie dans ce qu'elle a d'éphémère ; nul qui ne sache son engagement pacifiste et son admiration pour les violents. Le Japon lui fournit le terrain rêvé pour la culture de ces contradictions. À peine a-t-elle dit du bien de "*l'homo japonicus*" pour les "rapports plus intenses, plus profonds que les nôtres", qu'il entretient avec les poissons, car "[l]eur détachement, leur indifférence plaît ici" (TP, p. 634-635), qu'elle célèbre longuement le *seppuku* collectif des "quarante-sept *rônin*", en 1703 : "La violence nous fait horreur, mais s'ennoblit dans ce cas d'être au service d'une des plus pures vertus du monde : la fidélité", explique-t-elle (p. 638). Loue-t-elle à son tour Tanizaki, c'est pour son "sadisme" (p. 671), terme que Beauvoir s'est bien gardée d'utiliser ; mais du moment que "l'artiste a atteint son but, qui était de loger l'horreur sous la peau de la beauté" (p. 672), son art n'est-il pas une aussi "pure vertu" ? Chacun sait enfin l'admiration qu'elle portait à Mishima, ce "héros", dit la quatrième de couverture de l'édition blanche, "sa mort plus importante, tenant plus de place que son œuvre", hélas ! Le bref essai intitulé "La Maison du grand écrivain" ne peut parler que de sa maison. Essai qui a toute l'allure d'une confession, la quatrième de couverture n'a pas menti. Mais ce qu'elle n'a pas relevé, ce sont ces phrases qui dissipent *la vision* qu'en avait donnée Yourcenar, qui dénoncent ses propres préjugés, à son corps défendant peut-être.

Premier aveu, en forme de constat :

L'homme qui se voulut occidentalisé et de son temps, puis rentra violemment par la mort dans les traditions de sa race, est ici l'objet presque conventionnel d'un culte des mânes [...].

[15] Le roman de Loti, *Madame Chrysanthème* (1887) a d'abord inspiré à Messager un opéra homonyme (1893), puis à Puccini celui, plus célèbre, de *Madame Butterfly* (1904). Le personnage de Puccini est américain, celui dont parle Beauvoir, "anglais".

En trois lignes, trois expressions, même édulcorées, du “conventionnel”, pour ne pas dire de l’inauthentique. Second aveu, d’une universelle vanité :

Je trouve à portée de main la traduction anglaise de *Mémoires d’Hadrien*, par Grace Frick. Il fit l’éloge de ce livre [...].

Troisième aveu : Aucun témoignage ne permet de déterminer avec certitude ce que Mishima a pu faire “[c]e certain soir d’un 24 novembre” (p. 656). Qu’à cela ne tienne ! La fille de M. de C. continue, désinvolte : “Peu importe [...]”. Ce qui lui importe à elle, fascinée, comme par les “intellectuels de gauche” Beauvoir, c’est d’évoquer une fois encore “l’abominable et sublime cérémonie de sa mort” (p. 657). La morale de ce récit pourrait être énoncée par Yourcenar elle-même, lorsqu’elle se livre au dernier aveu qu’on relève ici : “Le lendemain, je dis à J. : ‘Que l’éclat d’un grand nom nous aveugle pour tout le reste !’” (p. 658) Mais il ne semble pas que cette parole, elle l’ait appliquée à sa *vision* de Mishima. Yourcenar au Japon, ce n’est pas le Bashô du XVII^e siècle, qui, dit-elle, “ne retient de cet héroïsme et de cette fidélité farouche qu’une essence” (p. 600), que traduit le haïku. Et pourtant elle ajoute : “Cet homme en marche sur la terre qui tourne [...] est aussi comme nous tous en marche au-dedans de lui-même” (p. 601-602). Voilà sur quoi bute, malgré qu’on en ait, la quête de l’universel chez Yourcenar.

Cette phrase pourrait servir de conclusion. on lui reprocherait sans doute son caractère abrupt. Et pourtant. Si la culture de Yourcenar est de loin plus riche que celle de Beauvoir, parce qu’assimilée ; si sa réflexion est bien plus profonde, car ne se bornant pas à l’actualité ; si elle a rencontré “dans [son] île américaine” (p. 692), un jour, un voyageur japonais pour lequel “le voyage [était...] une expérience esthétique personnelle, et un moment de contact avec le sacré” (p. 683), réflexion à peu près inconcevable chez Beauvoir ; il ne semble cependant pas, le titre choisi par elle en atteste, qu’elle ait fait au Japon ce pas dans la connaissance qui permette d’accéder enfin hors de la prison imaginaire, de “la caverne des fantômes”, comme dit le zen^[16], que chacun porte avec soi, à l’universel. Pour Beauvoir, l’existentialisme n’est pas même un égotisme, terme que le stendhalien récuse, mais un nombrilisme. Telle le personnage

[16] Cité par Hubert BENOÎT, *La Doctrine suprême selon la pensée zen*, la Colombe, 1960, p. 81.

Du Japon, de Beauvoir et de Yourcenar

principal de son premier roman, et n'ayant pas évolué en 30 ans, elle s'imagine encore qu' "elle avait ce pouvoir : sa présence arrachait les choses à leur inconscience, elle leur donnait leur couleur, leur odeur." Elle se voit au centre du cosmos ! "Il aurait fallu rester là toujours [...] ; mais il aurait fallu être aussi ailleurs [...] : il aurait fallu être partout à la fois. [...] Le monde lui appartenait"^[17]. Et nous osons encore célébrer la tête philosophique qui a osé écrire :

Je n'ai rien compris à notre voyage de retour. Il était onze heures à Tokyo quand nous nous sommes envolés et il faisait nuit ; la pendule marquait onze heures et il faisait grand jour quand nous nous sommes posés à Anchorage (*TCF*, p. 313) ?

Yourcenar ne publie quand même pas de telles balivernes. Mais son aveuglement devant Mishima et quelques autres faiseurs l'a empêchée de voir que, comme le répète inlassablement le zen,

la parfaite voie ne connaît nulle difficulté, sinon qu'elle se refuse à toute préférence. Une différence d'un dixième de pouce, et le ciel et la terre se trouvent séparés"^[18].

Seulement n'est-ce pas sur cette séparation imaginaire, qui par tout l'univers constitue notre seule *prison*, que se fondent, *tout compte fait*, littératures et colloques ?

[17] *L'Invitée*, Gallimard, 1943, 1, 1, livre de Poche (éd. épuisée), 1970, p. 8. Exergue du roman : "Chaque conscience poursuit la mort de l'autre" (Hegel).

[18] Cité aussi et entre autres par Hubert BENOÎT, *op. cit.*, p. 55. La phrase mise en épigraphe est également tirée de ce livre, préface du Swami Siddheswarananda, p. 15. Sur le Japon, on peut consulter en français, de Danielle et Vadime ELISSEEFF, *La Civilisation japonaise*, Arthaud, 1974, coll. "Les grandes civilisations", 611 p. et, sous la direction de Jean POIRIER, *L'Histoire des mœurs*, encyclopédie de la Pléiade, t. 3, 1991, p. 978-1038, "La Civilisation japonaise", de Laurence CAILLET.